

Pour une école de l'hospitalité

Jean Horvais

Instituteur spécialisé en IMPro

Blog de classe : <http://laborimprobus.canalblog.com>

Travaux personnels : <http://daskalos.canalblog.com/>

Où en sommes-nous ? Qu'est devenue l'Ecole de la République ? Qu'est devenue la République ? Comment n'avons-nous pas réussi à faire désirer, à faire aimer par tout un peuple cette utopie d'une Ecole creuset de l'éducation de sujets libres, égaux et fraternels ? Qu'est devenue l'âme du peuple dans ce pays, si elle rechigne à donner ce qu'il y a de meilleur dans l'aventure humaine à ses enfants, si elle les prive d'un juste héritage sur lequel ils s'appuieront pour bâtir leur monde ? Devant la difficulté de parvenir à la Terre Promise, à l'Ecole Promise, les démagogues proposent le veau d'or, le reniement, la soupe grasse du pays d'Egypte où l'on sera exploité mais repu si l'on sait jouer des coudes jusqu'à la marmite ! Pour se débarrasser des faux-prophètes de la béatitude libérale, il faudrait tout rebâtir à partir des valeurs de la mystique socialiste et républicaine. Mais les prétendus-apôtres du socialisme d'aujourd'hui sont de tristes boutiquiers qui tapinent devant leurs vitrines désespérément vides. Ils n'iront jamais à ces profondeurs nécessaires. Quand je pense que le ministre de l'éducation au début de ma carrière s'appelait Alain Savary ! je me souviens avec nostalgie du souffle qui est passé dans le quartier de la Goutte d'Or (Paris 18ème) où j'enseignais ...

Alors, qu'est-ce qu'on fait ? qu'est-ce qu'on a la force, le courage de faire ?

Je veux bien considérer le micropolitique est un espace où il est sans doute possible d'agir utilement. Quant à savoir si ce sera un levier pour agir sur le macropolitique... j'aimerais y croire. Il est vrai que pour vivre, survivre même simplement, une espérance a besoin de s'enraciner dans du réel.

Je cherche à faire partie de ceux qui portent cette espérance de créer et de préserver coûte que coûte les niches dans lesquelles l'espérance reste tangible envers et contre tout. Si j'ai parfois le sentiment d'y contribuer, je sais que je ne le dois qu'à mes chers - et extra-ordinaires - élèves (on dit « en situation de handicap, déficients intellectuels »). Parce que le sort les a malheureusement frappés, ils ont été par le fait

destinés à être tenus à l'écart d'une école devenue (ou restée ?) si tragiquement servile. La marche vers leur éducation "inclusive" sera longue car ils viennent non seulement interroger la pédagogie - ou trop souvent l'absence de pédagogie - mais surtout ils viennent interroger les valeurs d'une école qui organise le vaste pugilat de chacun contre tous afin de sélectionner les "meilleurs" selon la vulgate libérale. Ainsi, par un curieux retournement, et tant que l'utopie de leur inclusion véritable ne pourra être réalisée complètement, ces élèves extra-ordinaires préservent un territoire éducatif utopique dans lequel cette peuplade oubliée des cartographes d'état-major peut vivre selon le "principe espérance"¹ d'une éducation où l'école est "skolé"² : là, je fréquente et j'apprends de ces "aristocrates d'école" qui n'ont que faire des compétitions pour les honneurs. Sunt pondus inutilae terrae. Ils ne seront jamais productifs au pays où la mesure du PIB a son étalon au pavillon de Breteuil à moins que ce ne soit au siège du MEDEF. Ils n'ont qu'un seul désir à la satisfaction duquel je collabore dans la mesure de mes moyens : apprendre pour le plaisir de savoir, de se sentir être humain, pour savoir "si c'est un homme". Vivre cela et en avoir pris conscience ne me donne que la force de ne pas renoncer... sola fides... mais c'est déjà beaucoup !

Tous mes élèves m'ont appris tant de choses, je leur en suis infiniment redevable, et à ceux-là plus qu'à tous les autres. Ils m'ont fait découvrir le sens profond de mon métier, ce que je crois être le cœur de ce métier. Ce que l'on aperçoit seulement lorsqu'il semble qu'il n'y a plus aucune raison de l'exercer, lorsque toutes les raisons superficielles que l'on se donne ont disparu, lorsque ce qu'on a coutume d'appeler l'efficacité ne peut être au rendez-vous, lorsque la commande institutionnelle elle-même est indécise entre le faire-semblant du politiquement correct et la rééducation forcée qui veut nier et banaliser la singularité. Alors, il faut d'un même mouvement, dans le même effort, renoncer à la toute-puissance et redoubler d'ambition, assortir l'acceptation de sa totale impuissance avec la plus ferme volonté, consentir en bien des occasions à ne plus savoir ni pouvoir agir tout en se tenant prêt au service comme une infatigable sentinelle.

Grâce à eux, on découvre le désir et la possibilité de faire vivre une école *de la sollicitude et de l'hospitalité* aux antipodes d'une école de boutiquiers et d'agioteurs qui se hausse du col en singeant les standards industriels³. Au final, en détruisant l'utilitarisme dont est si souvent entachée la téléologie de l'entreprise éducative, ces élèves extra-ordinaires soumettent préalablement à l'exigence déontologique celui qui se veut leur pédagogue. Ce dernier n'instruit pas « pour », « aux fins de », « en vue de » promouvoir ses élèves dans la compétition sociale, il doit d'abord mettre en œuvre une éthique de la sollicitude dont l'authenticité décidera de l'éventuelle fructification⁴.

¹ Ernst Bloch, *Le principe espérance*.

² Hannah Arendt *Condition de l'homme moderne* (skolé (grec) : le loisir authentique, celui de l'homme libre disposant de son temps).

³ Voir par exemple l'enflure de la « culture de l'évaluation » où la grenouille scolaire veut se faire aussi grosse que le bœuf industriel. Diaphoirus lui a fait croire que plus elle s'enfilerait de thermomètres, plus elle verrait descendre sa fièvre. Alors on évalue tout, tous, à tous les étages... il y a même une direction spécialisée pour cela au ministère.

⁴ Voir Paul Ricoeur (*Soi-même comme un autre*) et Emmanuel Levinas.

Avec eux, pas d'escompte sur d'hypothétiques traites à tirer avec des formules du genre «sacrifie-toi, fais des efforts, souffre, ça te sera utile plus tard », c'est ici et maintenant que la classe doit être le lieu de l'expérience sociale d'apprendre et d'y prendre plaisir. On ne la leur fait pas, ils ne sont pas dupes : si ça n'est pas intéressant maintenant, ça n'a pas d'intérêt du tout ! La petite logique d'investisseur à la petite semaine qu'on tente d'inculquer en guise d'antalgique à tous ceux que l'école fait souffrir ne les touche même pas. La promesse de félicité au paradis du prolétariat précaire obtenue au terme d'une scolarité de souffrance rédemptrice, très peu pour eux. Ils ne croupiront pas silencieusement en fond de classe en faisant semblant de croire à la farce, ils savent, eux, que le roi est nu. Peut-être ont-ils déjà trop bien compris qu'ils n'ont pas vraiment leur place dans un monde où l'on a de vénération que pour la performance.

Ils savent que venir en classe ne sert pas à cela. Lorsqu'ils en expriment le désir, il semble que pour eux, venir en classe, ce soit approcher un mystère. C'est comme pèleriner avec ses pairs vers le mystère des lettres ou des nombres par exemple. Ils semblent souvent vouloir fréquenter une énigme, en éprouver la résistance, la qualité, le plaisir qu'elle peut procurer lorsqu'on l'affronte. Ils en prennent, je crois, la dimension anthropologique. Alors, je les accompagne pour les aider à soulever un coin du voile. Je les regarde avancer. J'essaie de prévenir les difficultés en écartant du chemin les pierres trop aiguës, en proposant un détour, en encourageant, en partageant leur joie de progresser tant soit peu. La pédagogie est-elle un art de péripatéticien ? Personne – pas plus moi que les autres – ne peut savoir ce que chacun attend de ce pèlerinage, jusqu'où il ira, ce qu'il en conservera, ce qui lui servira d'appui pour d'autres conquêtes.

Prenons la lecture : qui sait pourquoi certains demandent à apprendre à lire à 16 - 17 ans alors qu'ils n'y sont jamais parvenus auparavant, que les tentatives précédentes, lorsqu'il y en a eu, ont été sources de souffrance ? à l'inverse, pourquoi certains ne feront jamais cette demande ? pourquoi demander maintenant ? sur la base de quel(s) souvenir(s), avec quelle espérance ? pour quelle idée de ce que c'est que lire et du bénéfique qu'on peut en tirer ?

Oui, bien sûr, il y a la part de la pression familiale, de la normativité prescrite par l'environnement social face à quoi, il y a aussi les réticences du milieu professionnel médico-éducatif... mais lorsque les déterminations sont si floues et indécidables, ne vaut-il pas mieux renoncer au déterminisme et écouter le sujet qui parle ? Alors, je préfère dire « oui », dire « viens ». Mon problème de pédagogue devient alors de partager avec les uns et les autres cette expérience en sorte que quoi qu'il advienne et qui est imprédictible, ce soit pour chacun une expérience heureuse. Heureuse alors même qu'il leur faut consentir à l'effort ; ce que je leur rappelle aussi souvent que nécessaire. Et le plus étrange, c'est qu'il arrive que « ça marche » ! (tout comme il arrive que ça ne marche pas... du moins pas au sens de ce qu'on en attend communément ; mais qui sait si on n'a pas posé une pierre d'attente qui servira un jour ?)

Ça marche : disons-le tout de suite, je n'ai aucune gloriole personnelle à en tirer et la formule n'est pas que de style, façon fausse modestie. Inutile d'insister, je ne crois pas à la magie, s'il y avait un truc, une méthode, ça se saurait.

Ça marche, ça veut dire : « il fait de l'habileté qu'il a acquise à donner du sens à de l'écrit, une source de connaissance et de plaisir ». L'un lira les titres du journal et des articles brefs autour de ses centres d'intérêt, l'autre lira les menus et les tous les affichages utiles dans son quotidien, un autre encore cherchera sur internet de quoi satisfaire sa curiosité dans un domaine, ou encore, tel écrira des petits mots pour communiquer avec autrui, etc... bref, chacun fera de sa conquête l'usage ou les usages qui lui sont propres. C'est peut-être à ce stade seulement qu'on peut déchiffrer l'intention initiale indicible qui avait motivé leur demande... et encore, ce raisonnement récuratif n'est même pas sûr. Alors qui aurait pu s'arroger le pouvoir de juger a priori de la légitimité de la demande et de la pertinence d'y donner suite. Il fallait donc bien qu'il y fut répondu « oui », gratuitement, sans aucun calcul sur une hypothétique rentabilité, un possible retour sur investissement.

Or, cela, « l'école industrielle modèle libéral » dont les modes s'imposent si souvent ne peut pas le supporter. Elle cherche à rentabiliser son investissement, elle boursicote, elle place. Elle cherche à assigner chaque élève à une place. La place à laquelle elle présume qu'elle en obtiendra le meilleur rapport entre les moyens qu'elle alloue à son instruction et le niveau d'instruction qu'elle pourra lui faire atteindre. Et quel meilleur moyen d'optimiser ce rapport que d'anticiper en pré-évaluant en sélectionnant et en orientant les élèves selon les besoins de la production économique présumée à venir. Ce faisant, « l'école industrielle » organise non seulement la frustration (qu'elle dresse à accepter), le renoncement, la résignation, le rabotage des intelligences, mais surtout, elle asphyxie l'âme du peuple qui vit en chacun et tout ce qui dans la mystique du peuple aspire à l'invention collective d'un monde meilleur.

29 août 2008